

Association des Paralysés de France

T
R
I
B
U
N
E

E
N
T
R
E
T
I
E
N

R
E
N
C
O
U
T
R
E

L
E
C
E
R
C
H
E
C
U
L
T
U
R
E
L

D
É
C
A
L
A
G
E

NUMÉRO 2

Équilibres

Magazine culturel de la délégation APF de Paris





Photo | François Moreno, *Bienvenue*

ÉDITORIAL

p. 3 | Anne Mauceri,
déléguée APF de Paris

TRIBUNE

p. 4-5 | Pénélope Komités,
adjointe au maire de Paris,
chargée des personnes
handicapées

ENTRETIEN

p. 6-7 | Anna Fradet,
auteur de *Chez moi on ne
crache pas par terre*

RENCONTRE

p. 8-10 | La compagnie
de danse Tadoo

LE CERCLE CULTUREL

p. 11 | Pascale Chaigne,
fondatrice du Cercle

p. 12 | Confucius, à l'aube de
l'humanisme chinois

p. 13 | Yves Bonnefoy

p. 14-15 | Aux origines
de l'abstraction, 1800-1914

DÉCALAGE

Dos de couverture |
Carte blanche à David Barriet,
photographe



ÉQUILIBRES est un magazine édité par l'Association des Paralysés de France, délégation de Paris, fondée en 1933 et reconnue d'utilité publique | Numéro 2 - 2003 | Rédaction : 22, rue du Père Guérin / 75013 Paris | Tél. : 01 44 16 83 83 | Fax : 01 44 16 83 93 | Directrice de la publication : Anne Mauceri | Coordination et rédaction : Florent Martinez, 06 72 08 36 63 | Graphisme : François Moreno | Corrections : David Benassayag. Siège national : 17, bd Auguste-Blanqui / 75013 Paris | Tél. : 01 40 78 69 00 | Fax : 01 45 89 40 57 | 3615 APF (1,29 F/mn) | www.apf.asso.fr | Impression : Expression II - 9, cité Beauharnais / 75011 Paris.

« Je ne bâtis que pierres vives ce sont hommes », écrivait Rabelais à l'orée de l'humanisme européen. Aujourd'hui, alors que la construction des sociétés semble parfois en user à l'égard des individus comme s'ils n'étaient que les pierres de l'édifice à bâtir, il est bon que la culture, la pleine richesse de la vie culturelle, viennent nous rappeler que tout ce que nous édifions par notre travail ne vaut qu'aux yeux de ces autres pierres que nous sommes, mais vivantes, comme dit Rabelais.



© Raphaël Chipault

Ainsi, loin que la culture soit ce luxe de privilégiés dont on la taxe parfois, elle n'est que ce qui nous assure de vivre dans un monde véritablement humain.

Pour les personnes handicapées, c'est-à-dire tout autant pour ce qu'elles sont que pour la place qu'elles doivent se voir reconnaître dans la société, la culture n'est donc pas non plus un luxe.

Et cela doublement.

D'abord parce que, comme tout citoyen et comme tout homme, la personne handicapée doit pouvoir accéder librement aux possibilités d'épanouissement personnel que sont par excellence les pratiques culturelles, et bien sûr à celles de la création artistique.

Mais aussi, et cette raison est en même temps le vœu qui inspire « Équilibres » et toute l'action culturelle de l'APF, parce qu'une société dans laquelle on verra les personnes handicapées fréquenter les musées et les cinémas sans que personne ne continue à s'en étonner, une société où l'œuvre d'un créateur handicapé trouvera sa place dans une galerie, non comme un exploit mais comme un travail, une société enfin parvenue à ce stade aura fait ce qu'il faut faire avec le handicap, pour la personne.

Le handicap : un obstacle à surmonter, une identité à défaire, pour retrouver le visage humain.

Anne Mauceri | déléguée APF de Paris

Bilan d'étape

**Pénélope Komités,
adjoindte au maire de Paris chargée des personnes handicapées.**

Propos recueillis par Florent Martinez. Photo | David Barriet



Depuis mon arrivée à la mairie un certain nombre de choses ont déjà été faites pour faire avancer les différents problèmes liés au handicap à Paris. Cela n'aurait pas été possible sans une importante augmentation de moyens, décidée par Bertrand Delanoé et effective dès 2002 ; nous sommes passés d'un budget annuel de 2,4 millions d'euros en 2001 à 11,7 en 2002. Parallèlement nous avons souhaité que la délégation dont j'ai la charge ne soit plus cantonnée à l'action sociale, mais puisse, en travaillant de manière transversale, rejoindre tous les domaines de la politique de la ville.

(La voirie et le patrimoine immobilier de la ville)

Dans cette perspective, le premier chantier a été celui de l'accessibilité à la ville. En collaboration avec les associations, l'APF notamment, et les usagers, nous avons rédigé un schéma directeur d'accessibilité à la voirie, qui a maintenant été adopté par le Conseil de Paris. Sa réalisation, c'est-à-dire l'abaissement des trottoirs, la généralisation de bandes pododactyles, le respect de la législation sur les places GIC-GIG, la création d'arceaux pour une place réservée sur trois, l'aménagement de la voirie près des bus accessibles, implique une dépense globale d'environ 50 millions d'euros. Avec un budget annuel d'environ 5 million d'euros, nous aurons, à la fin de la mandature, déjà bien avancé pour remettre cette ville à niveau.

Quant à l'accessibilité du patrimoine immobilier de la ville, nous avons décidé qu'à chaque fois que la ville ferait procéder à des travaux sur son patrimoine scolaire, culturel ou sportif, il faudrait intégrer au cahier des charges une mise en accessibilité optimale.

(Les transports)

Pour ce qui est des transports en commun, après avoir réalisé avec l'APF une vérification des lignes dites accessibles, nous nous sommes attachés à travailler, en liaison avec la RATP, à l'accessibilité du réseau de bus. Nous espérons qu'en 2007 la totalité du réseau de surface sera accessible, à charge pour nous de réaliser les travaux de voirie qui s'imposent. Nous réfléchissons également à l'accessibilité du futur tramway.

Pour ce qui est du transport spécialisé, nous avons mis en place, avec le conseil régional et le syndicat des transports d'Ile-de-France, une révision complète. Une délégation de service public a été attribuée à la société Kéolys, avec pour objectif d'assurer 450 000 transports par an à Paris, contre 80 000 actuellement. Le service fonctionnera sept jours sur sept, de six heures à une heure du matin, et un système de réservation couplé à une centrale d'information sur l'accessibilité du réseau devrait permettre un fonctionnement performant. Le prix de la course, 6 euros environ, restera à la charge de l'utilisateur ; on peut regretter qu'il reste supérieur au prix du transport en commun, mais, étant donné le service, l'aide individuelle apportée, il est difficile de faire autrement.

(Le logement)

S'agissant du logement, nous sommes en train de passer des conventions avec les bailleurs sociaux, pour faire en sorte qu'à chaque fois qu'un bailleur prévoira des travaux, il envisage en même temps, et fasse réaliser, tous les travaux d'accessibilité possibles. Nous avons également travaillé, avec le GIHP, à la réalisation d'un programme de logements groupés, permettant à des personnes lourdement handicapées de vivre à Paris, de manière aussi autonome que possible, dans un cadre



urbain normal. Nous aimerions pouvoir créer ce type de logements, dont nous avons pour l'instant réalisé trois unités de dix logements, dans chacun des vingt arrondissements de la capitale.

(L'emploi et l'insertion professionnelle)

Pour promouvoir l'emploi des personnes handicapées, nous avons commencé par travailler sur la politique d'emploi et le recrutement des agents de la Ville de Paris. Le protocole auquel nous avons abouti vise à augmenter quantitativement, et à améliorer qualitativement l'emploi des personnes handicapées dans les services de la Ville. L'objectif est donc double : faire passer le taux de travailleurs handicapés de 4 à 6 %, et permettre aux agents handicapés de la Ville d'accéder à des postes d'encadrement, puisque seul 2 % d'entre eux en occupe actuellement.

Quant à l'emploi ailleurs qu'à la Ville, nous allons commencer à y travailler, mais tout reste à faire.

(L'enfance)

Pour l'accueil des enfants handicapés à Paris, nous avons signé un contrat avec la CAF qui, en créant 100 postes d'auxiliaires de puériculture, permettra à 300 nouveaux enfants d'être accueillis au sein des équipes municipales. Nous réfléchissons éga-

lement à une meilleure formation du personnel des crèches, pour qu'elles puissent intégrer des enfants handicapés. Dans cette optique, nous soutenons toutes les initiatives, associatives en particulier, de création de crèche et de jardins d'enfants mixtes. Dans le même esprit de mixité, nous avons travaillé avec l'association Loisirs Pluriels à l'ouverture du premier centre de loisirs mixte à Paris. Dès qu'il commencera à fonctionner, ce centre servira en même temps à former les éducateurs qui travailleront ensuite dans les vingt centres de loisirs mixte que nous avons l'ambition de créer.

Concernant la vie scolaire, bien que l'école ne soit pas entièrement de notre domaine de compétence, nous avons néanmoins dégagé des budgets importants pour les UPI et pour les CLIS, en affectant par exemple 400 000 euros pour l'informatisation des CLIS.

(Ce qui reste à faire)

Évidemment beaucoup de choses, sur l'emploi, la culture, le sport, le tourisme, les étudiants, les nouvelles technologies, restent à faire. Notre tâche, depuis 2001, est un peu un combat quotidien. Notre objectif est d'intégrer les personnes handicapées et leurs difficultés dans toutes les politiques de la Ville. J'espère qu'en 2007 ma délégation aura perdu sa raison d'être : ce sera là la preuve de sa réussite.





Entretien avec Anna Fradet, à l'occasion de la publication de son livre.

Entretien | Florent Martinez

Votre livre retrace votre parcours professionnel, toujours accompli avec un grand investissement personnel, jusqu'à votre licenciement du « Sleep-in », premier lieu en France d'hébergement de nuit pour les toxicomanes, que vous avez vous-même créé. Ce qui fait le principe de cette structure, c'est l'idée selon laquelle pour qu'un toxicomane puisse commencer à se reconstruire, commencer à y penser, il lui faut déjà un toit sur la tête, un lieu où vivre qui soit également un lieu propre – vous insistez beaucoup sur cette importance de la propreté comme premier moyen de se réapproprier un rapport à soi et aux autres ailleurs que dans la drogue.

Mais le « Sleep-in » repose aussi sur cette conviction, en exergue du livre, qu'« on n'emmerde pas les gens avec ce qu'ils font et avec

ce qu'ils devraient faire ». Pouvez-vous expliquer ça ?

C'est simple : on donne trop de conseils aux gens. On voudrait en permanence leur faire faire telle ou telle chose en oubliant que si ce n'est pas la personne elle-même qui décide, personne d'autre ne le fera à sa place. C'est simple, mais en même temps ce n'est pas évident. Pas tellement parce que ça serait plus difficile de respecter cela avec des toxicomanes ou avec des sans-abri. Pour moi en tout cas, ce n'est pas difficile. Mais ce qui est difficile, là comme ailleurs, c'est de s'empêcher de penser à la place de l'autre. Et c'est un réflexe normal, pour n'importe qui, travailleur social ou pas, de penser à la place de l'autre. Pour éviter cette projection, il faut beaucoup de rigueur personnelle.

L'histoire du « Sleep-in » pour vous c'est aussi l'histoire de la maladie et du handicap, puisque c'est eux qui seront le motif de votre licenciement. Dans les derniers temps de votre emploi, avez-vous clairement distingué le combat contre la maladie – c'est-à-dire un combat à mener pour vous, en votre faveur – du combat pour continuer à jouer votre rôle au sein du « Sleep-in » – c'est-à-dire un combat mené pour les autres ?

Comment répondre à ça ? En fait, je crois que la maladie, je m'en suis toujours foutue. Aujourd'hui encore, je m'en fous. Mon combat pour les toxicomanes n'a pas bougé, il continue. Ils ont voulu me licencier parce que vraisemblablement je fichais la pagaille dans l'établissement. J'étais handicapée, j'avais besoin d'une aide constante, y compris pour aller

aux toilettes, et ils m'ont accusé de ça : ficher la pagaille dans l'établissement. Le handicap n'était pas prévu dans la structure, et ils ont fini par me licencier.

Le handicap ne vous empêchait-il pas de faire votre métier ?

Non. C'est quand l'activité s'est arrêtée que j'ai commencé à avoir du mal à parler. Avant, quand je travaillais encore, je n'avais pas ce souci-là.

J'imagine que l'on a dû vous conseiller de vous ménager ; y avez-vous pensé ?

Non, jamais. Quant aux conseils, au conseils de la médecine, il faut dire que la médecine, pour cette pathologie, ne sait rien faire. Bien sûr il y a des recherches en cours, mais en attendant, ça ne change pas les choses. Je suis peut-être un peu philosophe en disant ça, mais je suis surtout lucide. Évidemment je vais voir le médecin, mais ce qu'il me dit ou rien... Je n'organise pas ma vie autour de la maladie.

Dans le livre, vous évoquez les difficultés engendrées par la maladie dans vos relations avec vos collègues. Mais vous ne dites pas si la maladie a changé vos relations avec les usagers toxicomanes. A-t-elle changé le regard qu'ils portaient sur vous ?

Je crois qu'eux aussi, ils s'en fichaient. Au tout début de la maladie, les premiers symptômes faisaient que j'apparaissais, non pas malade, mais comme si j'étais saoule. Ils pensaient que j'avais bu, c'est tout. Ensuite, quand j'ai été en fauteuil, ça n'a pas posé de problèmes avec eux. Les usagers du « Sleep-in » sont souvent des gens très tolérants, et pas violents du tout.

Qu'avez-vous appris au contact des toxicomanes ?

J'ai appris à me taire, à arrêter de donner des conseils à des gens qui n'ont pas envie d'en entendre. Quant on veut faire quelque chose pour quelqu'un, il faut d'abord attendre son accord. Sans son accord, on ne peut rien faire. Ce qui est primordial c'est le désir de la personne. Si on n'en tient pas compte, on prêche dans le désert.

Vous gardez cela à l'esprit dans vos relations quotidiennes ?

Oui. Aussi bien avec les gens que j'aime qu'avec ceux que je n'aime pas. Les gens que j'aime, je les aime et je me tais. Et avec les gens que je n'aime pas, je me contente de me taire.

Je ne comprends pas bien ; vous voulez dire que vous vous absteniez aussi de donner des conseils aux gens que vous n'aimez pas ?

Non. Je pense plutôt à tous ces gens de « bon conseil » qui feraient bien eux aussi de s'abstenir d'en donner à tort et à travers. C'est important le conseil, mais il faut le prodiguer correctement. On me conseille de me ménager. On dit qu'il y a de grands espoirs dans la recherche. Mais qu'est-ce que vous voulez faire ? Je pourrais rêver d'être normale. Je pourrais rêver de marcher. Mais je ne peux pas.

Vous donnez l'impression, dans le livre et dans ce que vous dites de vous, que ce sont les autres qui comptent, et vous, pas tellement.

C'est un peu vrai. Mais vous savez ce qu'on dit : donner de la vie aux autres, c'est aussi en prendre pour soi.

Vous écrivez que vous êtes aujourd'hui dans la même situation de dépendance que les toxicomanes dont vous vous occupez. Vous voyez cela comme une ironie du destin ?

Un peu. Mais comment m'en serais-je sortie si j'avais été atteinte par cette maladie en Algérie ou au Sénégal ? En France, ça va. Donc je suis handicapée, mais je ne fais pas ma vie autour du handicap.

Après le « Sleep-in », vous avez créé une structure, le Kaléidoscope, dont le principe est de mélanger les toxicomanes à d'autres populations, avec cette idée que la vie est hors des ghettos. Vous pensez qu'il faudrait créer d'autres structures, pour les personnes handicapées en particulier, qui permettraient à des gens qui n'ont pas les mêmes problèmes de vivre ensemble ?

Je ne connais pas vraiment le sujet du handicap, mais je crois que plus on fait des choses ouvertes, mieux c'est. Les gens sont enfermés dans le handicap, ils construisent leurs vies comme des handicapés. J'ai même vu une femme porter un T-shirt où il y avait écrit : SEP. Ça m'a choqué. Ma vie, je ne la construis pas autour de la SEP. Il y a des gens qui ont trouvé une identité grâce au handicap. Ils se servent du handicap. Mais ce n'est pas leur identité. Leur identité, c'est simplement celle d'hommes et de femmes.

Le livre d'Anna Fradet
Chez moi on ne crache pas par terre
paraîtra en novembre
aux éditions l'Esprit frappeur.



Regard sur la compagnie Tatroo.

désir de danse

Texte | Florent Martinez. Photos | David Barriet

Étrange idée en apparence qu'une compagnie de danse professionnelle, vouée à l'exploration et à la mise en scène de toutes les possibilités expressives du corps humain, fasse le choix d'un travail entièrement assujéti aux contraintes du handicap.

Il serait pourtant faux de penser que lorsqu'en 1999, Florence Meregalli, chorégraphe de la compagnie Tatroo et professeur de danse, décide de travailler avec deux danseuses handicapées, l'une sourde et l'autre en fauteuil roulant, cela ait été pour concevoir un spectacle sur le handicap. Car c'est en chorégraphe et en danseuse que Florence Meregalli s'est posé, non pas la question du handicap, mais les mille questions techniques et artistiques que la danse, art des corps en situation et en mouvement, suscite à chaque instant de sa procession. Aussi, si le handicap est présent sur scène, si les fauteuils

roulants ne sont pas moins visibles que les danseuses elles-mêmes, c'est avant tout à une création scénique originale que nous convie *Modus Vivendi*, premier des deux spectacles de la compagnie. On a plaisir à contempler l'harmonie, les harmonies multiples et composées que quatre ou cinq personnes roulant ensemble en fauteuil, peuvent développer sur l'espace de la scène. Devant l'étrange et silencieuse façon, presque magique, qu'ont les corps de se rapprocher, de se rejoindre ou de s'éloigner les uns des autres, on éprouve le sentiment réconfortant que l'espace, que l'on perçoit en général pour un fauteuil roulant comme un élément étranger et au sein duquel il faut se contenter de trajets rectilignes, que l'espace se recompose pour s'offrir de nouveau au désir des corps, à leur désir de mouvement. L'impression d'harmonie fraternelle, appuyée



Regard sur la compagnie Tatos.

Desir de danse

sur la bande-son par des lectures d'André Malraux et du poète Khalil Gibran, trouve ses plus belles expressions plastiques dans ces enchaînements de figures où les fauteuils, perdant leur rôle de strict moyen de déplacement, prennent un instant le caractère d'instruments destinés à dessiner, à construire en commun, un nouvel espace. C'est sûrement là, dans ces passages du spectacle où des corps assis explorent toutes les figures selon lesquelles ils peuvent être ensemble, toutes les modes de leurs relations, les impulsions et les gestes qui les lient et les délient doucement, que la création de la compagnie réussit la démonstration bien moins d'un travail sur le handicap, que d'un travail et d'un essor à partir du handicap. Mais ce qu'il y a de plus fort dans *Modus Vivendi*, son audace la plus remarquable, consiste dans la liberté prise avec l'image du

handicap. À cet égard le spectacle apporte un vrai souffle d'air frais. C'est une bienfaisante surprise de voir, dans une continuité parfaite avec les évolutions et les figures réalisées assises, certaines danseuses se lever de leur fauteuil de la façon la plus naturelle et harmonieuse qui soit. Que l'une des danseuses, Gladys Foggéa ne puisse se lever avec les autres pour participer à tout ce qui se danse debout sur la scène, on n'en ressent alors aucune gêne. Car c'est un véritable jeu avec le fauteuil roulant qui s'engage, libérateur parce que ludique. Danseuses acrobatiquement appuyées, en équilibre sur les fauteuils, les poussant, les tirant à leur guise avec des mouvements lents et réguliers, et, dans les lumières douces de la scène et l'accompagnement musical intimiste, on a l'impression de retrouver, tournant et dansant autour des fauteuils, les corps rendus à leur



DR



DR



grâce mélancolique. Cette mélancolie de toute la chorégraphie, vient-elle de tout ce que l'on sait des restrictions que les fauteuils, même ainsi détournés de leur usage quotidien, continuent de porter ? Mélancolie et pas tristesse, car ce qui apparaît à la faveur de cette danse étrange, ce sont les corps, les corps qui sont les mêmes assis et immobiles ou debout et en mouvement. C'est la vertu de ce jeu, mélancolique et léger à la fois, de nous réapprendre à voir, derrière l'image immobile du handicap, arrêtée dans son pictogramme, la grâce fragile et joueuse des corps vivants.

La compagnie Tatoo se produira en décembre à la mairie du XI^e arrondissement de Paris et au Zénith, à l'occasion du festival organisé par l'association Sans tambour ni trompette. Pour plus de précisions, vous pouvez contacter **Tatoo** au 01.60.33.09.16 et par e-mail à florence.meregalli@wanadoo.fr.

C'est peut-être du riche Poitou où elle est née, terre d'élection de l'art roman, que Pascale Chaigne a pris cette curiosité insatiable d'art et de culture, ce goût jamais démenti pour la connaissance et la contemplation des belles choses. Pourtant ce plaisir désintéressé, la vie ne lui a pas offert sans qu'elle ait dû d'abord, frappée par la polio à l'âge de onze ans, le conquérir de haute lutte. C'est ainsi qu'avant d'aller son chemin, avant de quitter sa famille à l'âge de dix-huit ans pour aller vers le vaste monde, il lui fallut commencer par s'éloigner de ses parents pour réapprendre à marcher. Peut-être ces quatre années d'éloignement, vécues dans la camaraderie d'enfants atteints comme elle par la maladie, aiguës-ent-ils chez Pascale Chaigne ce sens de l'égalité des personnes pour laquelle elle n'a pas cessé de se battre.

C'est en tout cas convaincue que le handicap ne doit pas détourner de sa voie, que, déjà boulimique de culture, elle s'inscrit en même temps à la faculté des lettres et à l'école des beaux-arts. Bien



qu'elle survivra dans cette époque enténébrée.

Finalement passée en Zone libre, elle y apprendra le métier de décoratrice-publicitaire qu'elle exercera jusqu'à la retraite chez le même employeur, à qui elle sait gré de lui avoir accordé toute sa confiance. Pourtant, si l'on peut croire qu'après des débuts difficiles,

n'est qu'en prenant sa retraite qu'elle pourra se consacrer pleinement à la vie culturelle et à sa promotion à l'APF. Elle fondera alors le cercle culturel de l'association qui, en s'appuyant sur la bonne volonté de Mme Pélegrin, administratrice au musée du Grand-Palais, organisera ses premières visites aux heures de fermeture

le cercle a vingt ans

Portrait de Pascale Chaigne, fondatrice du cercle culturel de l'APF et passionnée d'art.

vite la passion la pousse à étudier la peinture. Mais à peine commence-t-elle à goûter aux joies de la vie d'étudiante, que le décès de son père, en même temps que dans la douleur, la précipite de nouveaux dans la bataille de la vie. Alors elle se jette à corps perdu dans le travail, et de l'Opéra à la Foire internationale de Liège, en passant par la plus modeste vitrine, elle pose envers et contre tous les premiers jalons d'une prometteuse carrière de décoratrice. Mais la tragédie de 1940, en s'abattant sur la France, vient bousculer ses premiers pas. Elle fera face encore une fois, donnera quelques leçons de dessin, mais la guerre étant peu propice à la culture des arts, c'est en s'improvisant professeur de sténo-dactylographie

la vie avait enfin donné à Pascale Chaigne les moyens de cultiver sa passion pour l'art, on aurait tort d'oublier la somme d'efforts et de luttes qu'il fallait continuer à déployer pour simplement accéder aux lieux de culture. Car pour contempler parfois dans un tableau le dernier degré du sublime, encore faut-il presque toujours se mesurer aux premiers et plus problématiques degrés, ceux de l'escalier qui y conduit. Pascale Chaigne, vaillante, le pouvait, en sachant bien que beaucoup n'y parvenaient pas. Aussi le chemin de la passion devait-il par cette voie encore rejoindre celui de la justice, et Pascale Chaigne, active dès la naissance de l'APF, fut également une de ses premières administratrices élues. Mais ce

du musée. Il faudra tout le zèle bénévole de Pascale Chaigne pour que d'autres musées s'ouvrent à leur tour à l'enthousiasme des adhérents. Devant le succès du Cercle, ce n'est pourtant jamais son propre rôle que sa fondatrice met en avant. Les noms du docteur Maury, de Michel Poitrat, rédacteur du bulletin du Cercle, de Mme Clément, de Françoise Gaurier et de Marie-Claire Sourdillon, sans lesquelles le Cercle ne serait pas ce qu'il est aujourd'hui, furent dans la conversation. Aussi, en écoutant Pascale Chaigne parler de cet infini de culture qui est notre richesse commune, évoquer les voyages et les amitiés qui ont rendu possible, en l'écoutant faire le vœu que cette vie de culture, d'amitié et de voyages s'offre aux personnes handicapées, on se demande soudain si, de proche en proche, ce n'est pas cela le beau rêve du cercle culturel : s'élargir, s'élargir pour embrasser le monde. **F.M.**

Nous avons la tristesse d'annoncer la disparition de M. Michel Poitrat, membre de la première heure du cercle culturel et rédacteur de son bulletin. M. Poitrat fut le co-fondateur de l'Association des amis de Vaulserre et du Trièves, et était, aux cotés de son épouse Françoise, très investi dans les activités de la délégation de Paris. Nous présentons à Mme Poitrat et à ses proches nos sincères condoléances.

confucius, à l'aube de l'humanisme chinois

(le cercle verro)
au musée des arts asiatiques guimet



© ADAGP 2003

La connaissance de Confucius, de sa doctrine et de son retentissement au long de trois millénaires d'histoire chinoise, est peut-être la voie royale pour pénétrer au cœur de cette immense civilisation.

Né en 551 avant notre ère, à Qufu, dans l'actuelle province du Shandong, Confucius meurt en 479, quelques années avant la naissance de Socrate.

À travers une magnifique série de bronzes rituels, de stèles, de céramiques, de sculptures et de peintures, l'exposition propose une évocation de l'homme et de sa pensée. *Printemps et Automnes* est le titre d'une chronique que Confucius aurait, selon la tradition, réécrite à l'époque du déclin du pouvoir centralisé des Zhou. Réagissant contre le désordre ambiant, le maître se tourne vers la tradition, insistant sur la valeur des modèles civiques et

moraux qu'elle propose. Confucius entend éduquer l'individu selon la « Voie droite », et invente un idéal d'éducation du Prince.

L'exposition illustre d'abord son concept de piété filiale par une impressionnante série de bronze rituels ; celui d'harmonie et de bienséance par un bel ensemble de bas-reliefs narratifs. De précieux fragments de pierre gravées illustrent l'appropriation de la pensée du maître par le gouvernement et par ses fonctionnaires lettrés.

Rites et musique, conduite du char et tir à l'arc, calligraphie et science des nombres, sont les disciplines que tout homme bien né doit maîtriser s'il veut se bien gouverner et, plus encore, s'il espère gouverner les autres. L'exposition présente une galerie de portraits de fonctionnaires lettrés des époques Ming (1368-1644) et Qing (1644-1911) à côté des costumes, accessoires et insignes particuliers qui les distinguent.

En marge de la doctrine officielle, s'élabore un culte voué au Sage parfait. Les temples de Confucius se multiplient dans les provinces. L'exposition présente les dix bronzes offerts en 1771 au temple de Confucius à Qufu par l'empereur

Qianlong. Associant formalisme impérial et piété populaire, l'atmosphère particulière des sites sacrés de Qufu est particulièrement bien rendue par de très beaux clichés pris au tout début du XX^e siècle.

Enfin l'exposition évoque la révélation que fut pour l'Europe à son apogée, pour Leibniz et Voltaire, la découverte d'une Chine hautement civilisée et de surcroît confucéenne.

F. M.

En haut : Portrait du vénérable Qi Jiguang (1528-1587), célèbre stratège, auteur de plusieurs ouvrages militaires | Encre et couleurs légères sur soie, époque Ming (1368-1644) | H. 154 cm ; l. 81 cm | Jinan, musée provincial du Shandong

En bas : Voiture couverte du type rong che avec son conducteur. Hautes roues, caisse carrée et arceaux ayant soutenu le toit de l'habitacle | Bronze | Époque des Han postérieurs, vers le II^e siècle | Chine du centre | L. 170 cm ; H. cheval 120 cm, H. conducteur, 62 cm | Collection particulière



© ADAGP 2003

Visites organisées par le Cercle culturel
les 16 décembre et 20 janvier
Inscriptions auprès de
Mme Sourdillon au 01 45 33 85 00
www.rmn.fr/confucius

Yves Bonnefoy

(le cercle reçoit)



Avec la venue d'Yves Bonnefoy, le Cercle culturel se réjouit d'accueillir un poète et un essayiste dont l'œuvre et la pensée, se détournant des modernes surenchères de l'intellectualisme poétique, mêlent leurs racines aux trésors entièrement sensibles de l'histoire de l'art jusqu'à nous. C'est précisément par cet attachement, premier autant que dernier, à une même beauté dans le monde et dans l'œuvre d'art, à sa présence unique, qu'Yves Bonnefoy est aussi profondément poète qu'amoureux de peinture.

Aussi de son premier recueil de poèmes (*Du mouvement et de l'immobilité de Douve*, 1953) au dernier paru (*Début et fin de la neige*, 1989), l'œuvre de Bonnefoy se nourrit d'une méditation constante sur le sens et la destination de l'œuvre d'art. Car de sa fréquentation du Quattrocento à la proche compagnie de Giacometti (auquel il consacre en 1991 un essai monumental), c'est à la même transparente énigme que Bonnefoy voue sa pensée comme il lui voue sa poésie ; à cette énigme qu'il appelle la Présence. Mais si le privilège de la peinture et de la sculpture est de parvenir à changer en fin silence la présence « muette » de la terre et du monde, la poésie, elle, ne peut aller simplement vers le monde ; chaque mot du langage est fait de l'absence de la chose qu'il désigne, et si nous avons domestiqué et compris le monde grâce à la parole, c'est au prix d'en oublier perpétuellement la présence. À l'oubli dans la langue, s'oppose le désir du poème. Il appartient au poète, Bonnefoy en dit la tâche et le risque, que les mots, les mots lourds et légers de l'absence du monde, se retournent, un instant, vers la présence qui les fonde.

« Nos mots ne cherchent plus les autres mots mais les avoisinent,

Passent auprès d'eux, simplement,

Et si l'un en a frôlé un, et s'ils s'unissent,

Ce ne sera qu'encre ta lumière,

Notre brièveté qui se dissémine,

L'écriture qui se dissipe, sa tâche faite. »

F. M.

Le cercle accueillera Yves Bonnefoy le 12 janvier 2004
Inscriptions auprès de Mme Sourdillon au 01 45 33 85 00.

programme du cercle culturel de l'apf d'octobre 2003 à février 2004

DÉBATS ET CONFÉRENCES

Lundi 13 octobre 2003

20^e anniversaire du Cercle culturel

Débat avec Henri Loyrette,
président-directeur du Louvre.

Thème : *La culture, ses enjeux aujourd'hui.*

L'animation sera assurée par Emmanuel
Hirsch, directeur de l'espace éthique de
l'Assistance publique – Hôpitaux de Paris.

Lundi 17 novembre 2003

Conférence de Franck Ferrand,
sociétaire des amis de Versailles.

Thème : *Versailles après Versailles.*
Son histoire de 1789 à nos jours.

Lundi 8 décembre 2003

Conférence de Jeanne-Martine Vacher,
productrice de l'émission musicale
« Décibels » sur France Culture.

Thème : *De la musique.*

Lundi 12 janvier 2004

Conférence d'Yves Bonnefoy,
écrivain et poète.

Après-midi poétique : lecture de
poèmes et débat.

Lundi 9 février 2004

Conférence de Jean-Claude Guillebaud,
écrivain, journaliste et éditeur.

Thème : *Le goût de l'avenir.*
Peut-on encore croire au progrès ?

Accueil à 14 h à l'APF,

17 bd Auguste-Blanqui, Paris 13^e.

VISITES

Lundi 20 octobre – vendredi 7 novembre

Musée du Luxembourg

Botticelli : de Laurent le Magnifique
à Savonarole.

Mardi 25 novembre – mardi 2 décembre

Galerias Nationales du Grand-Palais

Gauguin–Tahiti : l'atelier des tropiques

Mardi 16 décembre – mardi 20 janvier

Musée des arts asiatiques Guimet

Confucius, à l'aube de
l'humanisme chinois.

Lundi 26 janvier – lundi 2 février

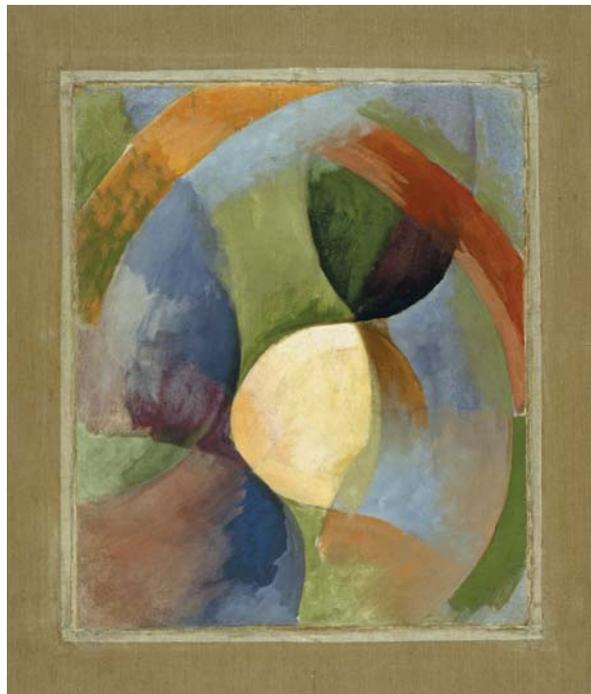
Musée d'Orsay

Les origines de l'abstraction.

Renseignements et inscriptions auprès
de Mme Sourdillon au 01 45 33 85 00.

aux origines de l'abstraction, 1800-1914

(le cercle verro) au musée d'orsay



Pour aborder la question des sources de l'abstraction, au centre de l'histoire de la modernité en art, le musée d'Orsay nous invite à une approche qui n'avait jusqu'à présent fait l'objet d'aucune présentation muséographique : l'influence des nouvelles théories de la perception apparue tout au long du XIX^e siècle sur l'éclosion des premières formes d'abstraction.

L'abstraction est le fruit d'expériences visuelles qui traversent une longue période pour connaître une accélération décisive au cours du XIX^e siècle. L'exposition retrace cette histoire en réunissant plus de 150 œuvres dont certaines peintures majeures de Turner, Friedrich, Monet, Redon, Whistler, Kandinsky, Delaunay, Kupka et Picabia, venues d'importants musées internationaux. Il s'agit de montrer

combien la naissance de l'art abstrait est redevable aux nouvelles modalités de la vision, au statut moderne de l'œil en particulier, dans son étroite relation aux autres sens. L'exposition se divise en deux grandes sections, qui progressent chacune sur un axe chronologique couvrant la période 1800-1914.

La première section, intitulée « L'œil solaire », examine plus particulièrement la question des seuils de visibilité dans l'apparition des premières formes d'abstraction. Comment la traduction de la lumière, de Turner à Delaunay, a-t-elle poussé la peinture à s'affranchir de la représentation conventionnelle des formes du « dehors » ? En d'autres termes, il s'agit d'esquisser ici une généalogie « impressionniste », et purement optique, de l'abstraction.

Du futurisme italien (Balla, Severini), en passant par le rayonnisme russe (Larionov) et par l'orphisme (le couple Delaunay), cette section solaire aboutit aux Prismes électriques de Sonia Delaunay (1913), où l'œil du spectateur, stimulé par une multitude de disques chromatiques, est livré au vertige d'une surface colorée totalement abstraite.

La seconde section, intitulée « L'œil musical », s'attache à la traduction visuelle du son, et analyse le rôle décisif du modèle musical dans les sources de l'abstraction. Car la musique n'est pas seulement un art immatériel, elle est aussi un art déjà abstrait, un langage qui se signifie en lui-même. La musique, art du temps, pousse ainsi la peinture à sortir du cadre statique de la toile au profit de formes plus évanescentes et dynamiques. Cette partie trouve son point d'orgue avec la toile monumentale de Francis Picabia, *Udnie* (1913), chef-d'œuvre de l'orphisme, hymne au corps galvanisé par la vibration sonore.

À travers ce florilège de la peinture moderne, en réservant une place privilégiée au dialogue entre les œuvres et en offrant un riche appareil documentaire, (théories des couleurs, traités d'acoustique, méthode graphique,...), l'exposition révèle l'étroite relation entre sciences et art, donnant ainsi un sens nouveau et profond à la révolution de l'abstraction picturale.

F.M.

Visites organisées par le Cercle culturel
les 26 janvier et 2 février 2004
Inscriptions auprès de Mme Sourdillon
au 01 45 33 85 00.



© Paris, ADACP 2003

Page précédente à gauche :
Frantisek Kupka | *Disques de Newton. Etude pour la fugue à deux couleurs*, 1912 | Huile sur toile | H.100,3 ; L.73,7 cm
Philadelphie, Philadelphia Museum of Art,
The Louise and Walter Arensberg Collection, 1950

Page précédente à droite :
Robert Delaunay | *Formes circulaires*, 1912
Tempera et huile sur toile | H.65 ; L.54 cm
Berne, Kunstmuseum Bern

Ci-dessus :
Francis Picabia | *Udnie*, 1913. Huile sur toile | H.290 ; L.300 | Paris,
Centre Georges Pompidou/Musée national d'art moderne/
Centre de création industrielle

Dos de couverture : Décalage | Carte blanche à David Barriet, photographe-auteur.

Né en 1970, après avoir travaillé pour la presse, David Barriet est photographe indépendant depuis 1993. Il a notamment exposé au centre de la photographie de Rouen. Il travaille actuellement à la publication de *Patrimoine*, série qui associe des photographies de famille à un travail contemporain sur la mémoire des lieux. Parallèlement à son travail personnel, il dirige les éditions *Le point du jour*.

